

Eric Vuillard, *14 juillet* – Interrompre le présent
– Yves Schulze

Fort de ses activités au cinéma et dans le genre poétique, Eric Vuillard puise dans l'Histoire une formidable énergie d'écriture depuis 2009 ; cinq romans, dont quatre consacrés de prix prestigieux, donnent à voir les événements déchirants qui ont façonné le présent mondialisé : la conquête du Pérou, la Première Guerre Mondiale, la colonisation du Congo, le massacre des Amérindiens et la Révolution Française. On admettra que ces moments sont connus, quoique pas nécessairement dans le détail, et que la lecture d'un ouvrage historique ou d'un article encyclopédique vaut bien un roman dont on peut suspecter le caractère spectaculaire. Tous les ans, on savoure le 14 juillet comme jour férié, avec ses manifestations en grande pompe ou divertissantes qui célèbrent une insurrection aussi familière que révolue (les spécialistes préciseront que l'on commémore également la Fête de la Fédération de 1790).

Mais voilà que s'invitent dans le récit « les boucliers de Dardanus et le flambeau de Zoroastre », « l'empereur Dèce », « le temple d'Horus », « Anat », la « pierre de Rosette », « Caïn », les « Pictes », les « pharaons » et « Durandal », l'épée du chevalier Roland, artefacts et personnages étranges, lointains, qui satisfont l'exotisme et alimentent le doute quant à la véracité de l'histoire. Or, l'imagination et les mots sont aussi nécessaires à l'approche de la vérité historique que l'esprit critique et la consultation des archives, tâches multiples dont Eric Vuillard s'est acquitté avec maîtrise. Nous ne connaissons jamais les histoires des hommes et des femmes, du peuple anonyme et exaspéré qui a fait tomber, au risque de leurs vies, la Bastille, symbole de l'injustice et de l'autoritarisme de la monarchie, et ainsi, l'Ancien Régime. Nous les connaissons moins encore que ces noms antiques et mythiques, car les historiens ont privilégié jusqu'au début du XX^e siècle les *personnalités* au détriment de la *majorité*.

14 juillet montre combien peu nous sommes familiers de cet événement, réduit à un symbole dont la force s'érode avec le temps, et que la réalité nous en échappe si nous ne nous projetons pas dans la foule, à travers un langage aussi précis dans la matérialité historique (les descriptions vestimentaires et architecturales occupent une place privilégiée dans ce récit) que libéré des contraintes du temps. Un récit anachronique, donc ? Historiens (François Hartog, Nicole Loraux) et philosophes (Jacques Rancière) réfléchissent depuis une trentaine d'années sur une utilisation féconde et pertinente de l'anachronisme dans l'écriture de l'Histoire. Il est illusoire de penser que nous puissions restituer objectivement le passé, comme si nous étions extérieurs et imperméables à notre présent, à ses préoccupations et à ses aveuglements ; de même, nous ne pouvons pas, au nom d'une prétendue supériorité acquise avec le temps, nous instituer en juges moralisateurs du passé.

L'anachronisme, ne pas être de son temps, ne pas parler avec son temps sont paradoxalement et étrangement les moyens pour être *absolument* dans le présent ; c'est montrer à quel point le passé subsiste dans le présent. Et quand, fatigué, « on ouvre sa fenêtre », « on [y] fume son clope », et qu'on voit peut-être des hommes avec des « queues de cheval », comme c'est de nouveau à la mode, s'agiter comme une « intifada », qu'on pense à la « France [...] criblée de dettes » (p.34), qu'au nom de « la concurrence internationale », on dit qu'il conviendrait de mettre en place une « baisse des salaires » et que « le chômage » s'étend, on se réjouit. On se réjouit de lire cette histoire trop crédible, d'entendre ces mots et ces noms ordinaires et en même temps mystérieux, qui, au cours de cette journée qu'on

commémore tous les ans, ont conduit une action collective, imprévisible, et qui a interrompu pour un temps la misère quotidienne pour des fêtes et des chants de liberté. Par la force poétique du langage, par l'imagination qui confronte l'inconnu, la rupture avec l'éternel présent paraît possible. *14 juillet* est le récit réaliste de ce geste décisif, tragique aussi, qui fédère les mots en un chant d'une magnifique et inoubliable insurrection, qui résonne jusqu'à notre présent et nous galvanise, comme le sait très bien Eric Vuillard : « Le lyrisme est l'une des expériences de la Révolution. La langue a changé. Elle doit être capable de convaincre, de donner à voir, d'emporter. Cela permet de sentir autrement, comme si les mots nous réveillaient. » (Entretien avec Patrick Delorieux, <http://www.les-lettres-francaises.fr/2016/10/la-revolution-selon-eric-vuillard/>)